



## Chapitre 10 : Une longue route

Par moustik80

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

---

### Point de vue d'Hermione

Lorsque le panier s'arrêta, je distinguai à travers la faible lumière filtrant par les fenêtres les contours de boîtes empilées dans la pièce. Pendant un instant, je réfléchis au fait que cette salle, à travers les époques, avait toujours servi de débarras. Du moins jusqu'en 2024, où elle était devenue le laboratoire de Dumbledore.

Impatiente de commencer ma mission, je saisis mes sacs et sautai hors du panier. Une étrange sensation m'envahit alors que j'observais le panier se rétracter lentement avant d'être aspiré dans le trou de ver, lequel disparut aussitôt. J'étais désormais plus loin dans le passé que jamais. Jusqu'à présent, mon plus grand saut temporel remontait à 1902.

J'ajustai mes sacs sur mes épaules, pris une profonde inspiration et me dirigeai vers la porte arrière. Elle paraissait étonnamment neuve, ce qui me rappela à quel point cette époque était lointaine. Je sortis la clé en fer et déverrouillai la porte en silence avant de m'avancer dans le Londres du vendredi 29 avril 1869.

À peine un pied dehors que je sentis mes bottes s'enfoncer dans quelque chose d'épais et collant. Je baissai les yeux et constatai que l'allée dans laquelle je venais de mettre les pieds était une vaste étendue de boue. Dans mon époque, elle était pavée depuis longtemps, mais ici, elle n'était qu'un mélange terreux rendu glissant par une pluie récente.

— De la boue. Quelle merveille. grommelai-je en verrouillant la porte derrière moi.

Contournant prudemment l'allée, je fus immédiatement frappée par l'animation naissante de la rue. Une voiture légère à cheval, connue sous le nom de dogcart, passa à quelques mètres de moi. Son conducteur, un ouvrier aux vêtements usés, ne m'accorda pas un regard alors qu'il incitait son cheval à avancer sur la chaussée pavée de pierres.

C'est alors que l'odeur me frappa. J'avais beau être fascinée par mon voyage, je n'avais pas anticipé cette attaque olfactive. Le crottin de cheval dominait l'air, imprégnant l'atmosphère avec une intensité inattendue. Bien sûr, en 1869, les chevaux étaient le principal moyen de transport, mais rien ne pouvait vraiment me préparer à cette invasion matinale de senteurs douteuses.

— Génial. D'abord la boue, maintenant l'odeur. Un vrai réveil sensoriel.

Je pris un instant pour observer les alentours. Il n'était que six heures du matin, la ville commençait tout juste à s'animer. Les rues étaient encore relativement calmes, les premiers travailleurs et marchands commençaient à ouvrir boutique. Les rares passants portaient des vêtements d'époque, ajoutant un réalisme saisissant à mon voyage.

Je jetai un dernier regard aux imposants bâtiments en briques qui bordaient la rue. Leur architecture me rappelait à quel point j'étais loin de chez moi. Pourtant, une excitation fébrile vibrait en moi.

Il me restait un long chemin à parcourir. À mon époque, pour aller de Londres à Beckenham, je prenais le métro sans y réfléchir. Mais ici, en 1869, le métro n'existait pas encore. Je n'avais pas d'autre choix que de marcher.

Un fiacre aurait été une option, mais je devais économiser mes précieuses pièces. Après tout, je venais à peine d'arriver, et j'aurais tout le temps d'expérimenter les joies du transport victorien plus tard.

Outre les différences évidentes — l'absence de voitures et de toute technologie moderne — une chose me frappa plus que tout : les gens.

En marchant, je croisai de nombreux ouvriers se dirigeant vers leur travail, vêtus de vêtements rudimentaires, aux couleurs délavées par l'usure et la saleté. Ce n'étaient pas simplement des hommes partant accomplir leur journée de labeur. Leur souffrance se lisait sur leurs visages, dans leurs yeux fatigués et cernés. Des rides prématurées, des mains calleuses, des épaules voûtées sous le poids des années. Dans mes recherches, j'avais vu des photographies d'archives de ces travailleurs exténués par des journées interminables dans des conditions inhumaines. Et maintenant, je marchais parmi eux.

Le Londres de 1869 sentait fort, et pas dans le bon sens du terme. La sueur, la crasse, les effluves de crottin de cheval, les vapeurs d'égouts mal entretenus... Un mélange âcre et agressif qui s'infiltrait dans mes narines à chaque respiration. Il n'y avait pas de douches quotidiennes, pas de déodorants, et encore moins de contrôle sanitaire strict. Ce monde était brut, sale et impitoyable.

Les passants me jetèrent à peine un regard en me croisant. Mon apparence jouait en ma faveur. Avec mes vêtements d'homme – bottes, pantalon, manteau de l'armée américaine et casquette –, je devais ressembler à un soldat au chômage, ou à un aventurier errant. À moins d'un examen attentif, personne ne pouvait deviner que j'étais une femme.

Pour éviter toute complication, je baissai légèrement la tête et évitai de croiser les regards. Mieux valait ne pas attirer l'attention inutilement.

Tout cela semblait irréel.

Mon cerveau refusait d'accepter que c'était réel. Une partie de moi s'attendait presque à voir surgir une caméra de tournage ou un assistant plateau criant "Coupez !" Mais il n'y avait pas

de lumière artificielle, pas de projecteurs, pas de maquilleurs en coulisse. Les rues pavées sous mes pieds, les chevaux, les carrioles bringuebalantes, les visages fatigués, tout était authentique.

Je passai devant une prostituée vêtue d'une robe en velours rouge usée et déchirée, adossée à un mur, observant la rue avec un regard blasé. Son maquillage, appliqué grossièrement, accentuait les rides prématurées autour de ses yeux. Elle semblait appartenir à ces "filles de la nuit" qui arpentaient les rues sombres de Londres, un métier aussi vieux que le monde.

Jack l'Éventreur me vint alors à l'esprit.

Dans environ 19 ans, ces mêmes rues deviendraient son terrain de chasse. Peut-être que cette femme, ou quelqu'un comme elle, deviendrait l'une de ses victimes.

Un frisson me parcourut l'échine.

En plus des ouvriers, je remarquai une présence encore plus marquante : les pauvres, les oubliés, les invisibles.

Dans une ruelle, un groupe d'enfants en haillons jouait à chat. Leurs visages étaient sales, leurs cheveux emmêlés, leurs pieds nus sur les pavés froids. Ils riaient malgré tout, inconscients de la rudesse du monde dans lequel ils avaient été jetés.

Je détournai les yeux.

Ce n'était pas mon époque. Je ne pouvais rien faire pour eux.

Quelques mètres plus loin, des mendiants s'asseyaient à même le sol, la main tendue, cherchant désespérément un sou auprès des passants qui les ignoraient. Une femme, enveloppée dans une couverture trouée, berçait un nourrisson blotti contre sa poitrine.

Soudain, je compris pleinement Charles Dickens.

J'avais lu ses livres, j'avais étudié ses œuvres. Mais voir cette misère en vrai... c'était autre chose.

Dickens n'avait pas simplement écrit des histoires mélodramatiques. Il avait écrit ce qu'il voyait. Ce que je voyais, moi, en ce moment même.

Après une heure de marche, mon estomac protesta violemment.

Je passai devant plusieurs marchands ambulants qui vendaient de la nourriture sur de petits étals rudimentaires. Certains proposaient des pommes de terre bouillies, d'autres du pain, et bien sûr, les célèbres saucisses de rue.

Elles avaient l'air absolument dégoûtantes.

Je préférerais ne pas prendre le risque d'une intoxication alimentaire dès mon premier jour dans le passé. Je me contentais d'une pomme et d'un petit pain pour 2 pence.

Pendant que je mangeais en marchant, un autre détail me frappa : le système monétaire victorien était une vraie torture mentale.

20 shillings pour une livre. 12 pence pour un shilling. Un florin équivalait à 2 shillings. Un half crown valait 2 shillings et 6 pence. Il y avait aussi le farthing, le quarter farthing, le third farthing, le half farthing, le half-penny, le groat (ou Joey, qui faisait 4 pence), un bob, et bien sûr, une guinea, qui valait légèrement plus qu'une livre.

Juste d'y penser, j'avais mal à la tête. *(Et probablement l'écrivain aussi.)*

Je mangeais tranquillement tout en poursuivant ma route, observant les gens autour de moi. La plupart m'ignoraient complètement, ce qui me convenait parfaitement. Seuls quelques passants jetèrent un regard curieux à mes vêtements, intrigués par mon manteau, mon chapeau et mes bottes de l'armée américaine.

Un frisson d'excitation me parcourut l'échine. J'étais vraiment en 1869. Et bientôt, je serais avec Fleur.

Environ deux heures après avoir commencé ma marche, la pluie se mit à tomber. Parce que bien sûr, c'est l'Angleterre. Il faut qu'il pleuve. C'est une loi.

J'aurais pu tomber amoureuse d'une fille normale, disons... la barmaid blonde à coupe pixie et au décolleté plongeant du pub où je traîne. Mais non. Il a fallu que je tombe amoureuse d'une femme née en 1850 et morte en 1870.

C'est probablement mieux ainsi. La fille à la coupe pixie semble aimer les hommes musclés et idiots.

Enfin, je dis ça, mais tous les hommes me paraissent idiots.

J'étais à mi-chemin de mon objectif, et heureusement, la pluie s'était arrêtée. C'est alors que j'entendis une voix derrière moi :

« Hé, t'es Américain. Je reconnais cet uniforme ! »

M'arrêtant, je me retournai pour voir un homme d'une vingtaine d'années, vêtu de vêtements râpés et sales, s'approcher de moi avec un sourire douteux. Il me regarda un moment, fronça les sourcils, puis écarquilla les yeux.

« Hé... mais t'es une fille ! »

Félicitations, Sherlock.

Je le fixai avec le plus grand mépris et lâchai un soupir sarcastique. « Quelle perspicacité. »

Loin de se décourager, l'homme afficha un sourire qui dévoila des dents si jaunes et mal alignées que même un dentiste du XIXe siècle aurait pleuré. Je doutais fortement qu'il ait ne serait-ce qu'une brosse à dents.

« Hé... si t'es nouvelle en ville, je serais ravi de te montrer quelques endroits intéressants... » dit-il en posant une main poisseuse sur ma cuisse.

« Et après, peut-être que toi et moi, on pourrait... »

Il ne termina jamais sa phrase. Parce que j'avais déjà envoyé mon genou entre ses jambes.

La réaction fut spectaculaire. Il figea, son sourire s'effaçant en une expression de pure agonie.

Puis il s'écroula lentement, tel un pantin désarticulé, en se cramponnant désespérément à ses précieuses parties intimes.

Autour de nous, quelques passants s'arrêtèrent, fixant la scène avec un mélange de choc et de fascination.

Apparemment, personne n'avait jamais vu une femme donner un coup de pied dans les bijoux de famille d'un homme en pleine rue.

Avec un sourire en coin, je me penchai vers lui.

« Écoute-moi bien, espèce de sous-homme. Ce n'est pas bien de toucher une femme sans permission. Surtout une femme QUI N'AIME PAS ÊTRE TOUCHÉE.

Si tu veux rester en vie, tu as tout intérêt à rester au sol jusqu'à ce que je sois hors de vue. »

L'homme grogna quelque chose d'inintelligible en réponse, toujours plié en deux comme s'il venait d'être frappé par un train à vapeur.

Je redressai mon manteau et repartis d'un pas vif.

En m'éloignant, j'aperçus une femme au loin qui me lança un discret signe d'approbation.

Un peu plus loin sur la route, je jetai un dernier regard derrière moi.

Le type se relevait péniblement et boitait dans la direction opposée.

Je savourai ma victoire pendant exactement cinq minutes avant que la pluie ne reprenne. Et cette fois, elle ne s'arrêta pas.

Je traversai tout Londres sous une pluie battante.

Les pavés glissants, l'eau ruisselant le long de mon manteau, le froid s'infiltrant jusque dans mes os... j'étais trempée, gelée et franchement de mauvaise humeur.

Le trajet me sembla interminable.

Quand j'atteignis enfin les faubourgs de la ville, j'étais à quelques miles de Beckenham. Mais à ce stade, mes bras et mes jambes me faisaient un mal de chien.

Je portais deux sacs, bordel. Ma détermination à revoir Fleur était forte, mais mon corps commençait à protester violemment.

J'avais faim, froid, mal partout, et pour couronner le tout, mes bottes faisaient *squish* à chaque pas. Un grand moment de bonheur.

En approchant de Beckenham, je fus frappée par une étrange impression. La moitié de la ville que je connaissais... n'existait tout simplement pas.

Là où se trouvait mon cinéma préféré, il n'y avait plus qu'un champ boueux.

Là où s'élevaient des immeubles d'appartements modernes, un bosquet d'arbres denses avait pris leur place.

C'était fascinant, mais j'étais trop épuisée pour vraiment m'attarder sur le sujet.

D'après mes recherches, l'auberge que tenait le père de Fleur se trouvait à l'extrémité de la ville, près du grand parc qui existe encore aujourd'hui.

La taverne elle-même avait été démolie en 1917.

Quant à la maison familiale, elle avait survécu jusqu'en 1956, avant d'être rasée à son tour.

Aujourd'hui, son ancien terrain était occupé par des maisons modernes, ternes et sans âme.

Après six heures et demie de marche, je finis par atteindre Beckenham.

Certains quartiers m'étaient familiers, d'autres totalement méconnaissables.

À un moment, je passai devant l'emplacement exact de la boulangerie où je vivrai... dans 155 ans.

À la place, une écurie occupait l'espace. L'idée me fit légèrement sourire.

Je traversai ensuite la rue pour me rendre à l'église St. Michaels.

Elle était très différente de celle que je connaissais, son architecture plus brute, plus simple, moins restaurée par le temps.

Le cimetière autour me sembla bien plus petit, avec moins de pierres tombales.

Mais ce qui me fit réellement sourire, malgré mon état d'épuisement, c'était l'absence totale de la tombe de Fleur. Ici, en 1869, elle était encore bien vivante.

Mes jambes me hurlaient d'arrêter, mes épaules protestaient sous le poids de mes sacs, et la pluie battante achevait de me tremper jusqu'aux os.

Mais chaque pas me rapprochait de Fleur. Et cette seule pensée me donna la force de continuer.

Enfin, je l'aperçus. Devant moi, une grande bâtisse en bois à deux étages, imposante sous la pluie incessante.

Un panneau en bois se balançait doucement au-dessus de la porte, grinçant sous le vent.

Je levai les yeux, et les mots inscrits dessus me frappèrent comme un coup au cœur.

« L'Auberge des 3 Balais. »

J'y étais. Et quelque part, à l'intérieur de cette auberge, se trouvait Fleur.

Presque épuisée mais envahie d'anticipation, je poussai la porte de l'auberge.

Une vague de chaleur m'engloutit immédiatement, contrastant avec la pluie glaciale qui m'avait trempée jusqu'aux os.

Il me fallut un instant pour que mes yeux s'adaptent à la lumière tamisée des chandeliers et des lanternes.

Devant moi s'étendait une grande salle commune. Des tables et chaises en bois, usées par le temps, étaient éparpillées dans la pièce, la moitié d'entre elles occupées par divers clients : des ouvriers fatigués, des voyageurs en transit, et même quelques figures plus suspectes.

Sur ma droite, un long comptoir en bois massif, derrière lequel s'alignaient des tonneaux empilés sur des étagères.

Sur ma gauche, une porte entrouverte menait à une petite salle à manger.

Plus loin, un escalier montait jusqu'à un balcon intérieur, où quatre portes donnaient sans doute sur les chambres de l'auberge.

**Et puis je la vis. Elle était là, derrière le bar, en pleine discussion avec un homme plus âgé assis à une table.**

Un sourire illuminait son visage, ses yeux brillèrent, et sa posture trahissait une aisance naturelle, comme si elle pouvait charmer un mur rien qu'avec sa présence.

Fleur portait une robe blanche simple mais élégante, et ses cheveux dorés étaient relevés dans un chignon en désordre, quelques mèches s'échappant pour effleurer la courbe délicate de son cou.

À cet instant, je ne sentis plus la fatigue. Je ne sentis plus la douleur. Je ne sentis plus le froid mordant sur ma peau trempée.

Je restai là, figée comme une idiote, les yeux rivés sur elle. La photo que j'avais portée avec moi tout ce temps ne lui rendait absolument pas justice.

Depuis l'entrée, je distinguai les yeux bleus les plus envoûtants que j'aie jamais vus.

Elle était magnifique. Bien plus belle que tout ce que mon imagination avait osé concevoir.

Après un moment, sa conversation avec l'homme s'interrompit, et son regard se posa directement sur moi.

Mon cœur explosa. Puis, à ma plus grande terreur, elle se mit à marcher vers moi.

Ma mâchoire se décrocha. Mon cerveau cessa toute fonction cognitive.

Elle s'arrêta juste devant moi, son sourire toujours présent, et me salua d'une voix suave et mélodieuse :

— Bonjour, monsieur, et bienvenue aux 3 Balais.

Son accent était anglais, mais il avait cette douceur veloutée, ce timbre aérien, qui me fit immédiatement penser à un ange.

J'ouvris la bouche. Et rien n'en sortit.

Après quelques longues secondes de vide abyssal, je réussis à articuler :

— Euh...

Brillant. Absolument brillant.

Là elle était, mon amour, mon obsession, debout juste devant moi. Et je venais de perdre toute capacité motrice et intellectuelle.

Fleur inclina la tête, visiblement intriguée par mon comportement bizarre.

— Monsieur... vous êtes trempé jusqu'aux os et semblez très fatigué. Vous êtes au bon endroit.



Sa voix était un baume sur mon âme.

Mais au lieu de me ressaisir, je plongeai encore plus profondément dans le néant.

— Euh... Mademoiselle... Mademoiselle... Je... Je... je suis une fille... une femme... enfin mademoiselle... une femme... je suis une fille.

Oh mon dieu. C'est officiel, je suis un cas médical.

Un jour, je pourrai peut-être de nouveau aligner une phrase complète.

Puis elle m'étudia avec plus d'attention.

— Une fille en effet, vos vêtements étaient trompeurs.

Son regard s'attarda un instant sur moi, puis elle ajouta :

— Et en plus, une Américaine. À en juger par votre accent.

Je hochais la tête, toujours incapable de dire quelque chose d'intelligent.

— Alors... qu'est-ce qui vous amène à Beckenham ?

Toi.

Toi.

Toi.

Oui, toi. Mon amour éternel.

Laisse-moi te porter jusqu'à la chambre la plus proche et te vénérer comme une déesse.

Ensuite, nous nous marierons demain.

Non... Tout de suite.

Nous aurons des enfants. Plein d'enfants.

Oh mon dieu... Je déteste les enfants.

Ils pleurent, bavent, et se salissent tout le temps. Mais ce sera différent, car ils auront ses yeux parfaits.

C'est embarrassant.



Au lieu de ça, je parvins à balbutier :

— Je... je voyage... je découvre l'Angleterre.

Oui.

J'ai traversé 155 ans de temps, rencontré Fleur, et je m'effondre immédiatement.

— Eh bien, bienvenue à Beckenham. Prenez place et commandez une bière si vous le souhaitez. Nous servons un menu limité le soir après 18 heures. Malheureusement, nous n'avons pas de chambres disponibles, mais...

— Travail.

Les mots étaient sortis tout seuls.

Fleur cligna des yeux, visiblement surprise.

— Pardon ?

J'ai réalisé que je venais peut-être de ruiner ma seule chance.

Ressaisis-toi, Hermione !

J'ai pris une grande inspiration, puis j'ai parlé plus posément :

— Je voyage et j'ai besoin de fonds. Je cherche un emploi. J'ai entendu quelqu'un dans le village dire que l'une de vos servantes venait de quitter l'emploi de votre père. Je suis une travailleuse acharnée. Je ne peux pas garantir que je resterai éternellement, mais je pourrais aider pendant quelques mois, le temps que vous trouviez un remplaçant permanent.

J'ai ensuite ajouté, essayant d'atténuer mon entrée en scène désastreuse :

— Veuillez excuser mon comportement étrange. J'ai marché sous la pluie pendant des heures, je suis trempée, fatiguée et gelée.

— C'est tout à fait excusable. Nous recevons beaucoup de voyageurs fatigués ici.

Puis elle fronça légèrement les sourcils.

— Mais dites-moi... vous avez entendu parler du départ de Rosie ?

Je hochais la tête, jouant l'innocence.

— Oui, j'ai entendu quelqu'un en parler en arrivant au village.



Fleur croisa les bras, perplexe.

— C'est étrange. Elle a annoncé son départ à mon père il y a moins d'une heure.

Merde.

Si j'étais arrivée un peu plus tôt, j'aurais pu demander le poste avant son départ.

Pensant rapidement, je répondis :

— Les petites villes. Les nouvelles et les potins voyagent vite.

Fleur rit légèrement et me tendit la main.

— Vous avez tout à fait raison. Vous devrez parler à mon père, mais je pense que vous ferez l'affaire. Je suis Fleur Delacour, enchantée de vous rencontrer.

Je pris sa main dans la mienne.

Sa peau était douce et chaude.

Si elle me touche encore, je vais avoir un orgasme sur place.

— Euh... Hermione. Hermione Granger. Je viens de Los Angeles, Californie.

Fleur sourit.

— Eh bien, Hermione Granger de Los Angeles, suivez-moi.

C'était fait.

J'étais entrée dans son monde.

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2025 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés